



MIROBOLE ÉDITIONS

UN FOND DE VÉRITÉ

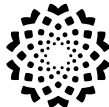
ZYGMUNT MIŁOSZEWSKI

UN FOND DE VÉRITÉ



Traduit du polonais par Kamil Barbarski

MIROBOLE ÉDITIONS



Copyright original © Grupa Wydawnicza Foksal, 2014
ouvrage initialement paru sous le titre
Ziarno prawdy

Photographie de couverture : © falcataz
Conception de couverture : Chloé Madeline

© Mirobole, 2014, pour la traduction française
Mirobole Éditions
106, rue Dubourdieu
33800 Bordeaux
www.mirobole-editions.com

Pour Marta

Dans toute légende il y a un fond de vérité.
Dicton populaire

Une demi-vérité, c'est un mensonge entier.
Proverbe juif

Il est du devoir du procureur de chercher à établir la vérité.
Recueil des règles éthiques du procureur



MERCREDI 15 AVRIL 2009

Les Juifs célèbrent le septième jour de Pessa'h et commémorent la traversée de la mer Rouge ; pour les chrétiens, c'est le quatrième jour de l'octave de Pâques ; pour les Polonais, le deuxième des trois que durera le deuil national décrété après l'incendie de Kamień Pomorski où vingt-trois personnes ont trouvé la mort. Dans le monde du football de haut niveau européen, les clubs de Chelsea et de Manchester United accèdent aux demi-finales de la Ligue des Champions ; dans le monde du football polonais, quelques supporters du club LKS Łódź, opposé au rival local, le Widzew, sont mis en examen pour incitation à la haine raciale suite à leur interpellation vêtus de T-Shirt estampillés « Mort aux putes juives du Widzew ». La direction générale de la police nationale publie son rapport sur la criminalité du mois de mars : on enregistre une hausse de 11 % par rapport à l'année précédente ; la police commente comme suit : « La crise va pousser les citoyens à commettre davantage de crimes. » À Sandomierz, elle a déjà poussé la caissière d'une boucherie à vendre sous le manteau des paquets de cigarettes au noir – la femme a été arrêtée. Dans cette ville, il fait froid, comme partout en Pologne ; la température ne dépasse pas les quatorze degrés, mais il s'agit malgré tout de la première journée ensoleillée après un week-end de Pâques glacial.

Les fantômes n'apparaissent certainement pas à minuit. À minuit, les films de deuxième partie de soirée ne sont pas terminés à la télé, les adolescents songent à leur enseignante sexy, les amants reprennent des forces avant de remettre ça, les vieux couples mènent des discussions sérieuses à propos de leur épargne, les épouses modèles sortent des gâteaux du four et les mauvais époux réveillent les enfants en tentant d'ouvrir la porte de l'appartement dans un état d'ébriété avancée. Il y a trop de vie à minuit pour que les fantômes fassent leur petit effet. Plus tard dans la nuit, à l'aube, c'est une tout autre histoire : même les employés des stations-service piquent du nez et la lumière blafarde extrait de l'obscurité des objets et des êtres dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

Il était plus de 4 heures du matin, le soleil devait se lever une heure plus tard et Roman Myszyński luttait pour ne pas s'endormir dans la salle d'étude des Archives nationales de Sandomierz, entouré par des morts. De part et d'autre de sa table de lecture s'empilaient des registres paroissiaux du XIX^e siècle et, bien que la majorité des inscriptions concernât des moments de vie heureux – les baptêmes et les mariages étant plus nombreux que les avis de décès –, il sentait malgré tout l'odeur de la mort l'envahir. Il n'arrivait pas à se départir de l'idée que tous ces nourrissons et jeunes mariés mangeaient les pissenlits par la racine depuis plusieurs décennies pour certains et que ces livres, rarement consultés, rarement dépoussiérés, demeuraient l'unique témoignage de leur passage sur

cette terre. Quoique ces macchabées aient eu relativement de la chance, si on pensait au sort que la guerre avait réservé à la plupart des archives du pays.

Alors qu'il faisait affreusement froid et que le thermos ne contenait plus de café, la seule pensée que Roman Myszyński pouvait encore formuler était qu'il n'aurait jamais dû créer une entreprise spécialisée dans les recherches généalogiques plutôt que de choisir un postdoc à la fac. À l'université, le salaire était médiocre mais régulier, les cotisations sociales payées – rien que des avantages. Surtout en comparaison des postes d'enseignants en lycée et collège où avaient atterri ses copains de promo, postes tout aussi mal payés mais agrémentés de frustration perpétuelle et de menaces physiques de la part des élèves.

Il lut le registre disposé devant lui et la phrase joliment calligraphiée en avril 1834 par le curé de la paroisse du village de Dwikozy : « Les parents et les témoins ne savent ni lire ni écrire. » Voilà qui scellait le sort des origines prétendument aristocratiques de son client, Władek Niewolin. Et si quelqu'un avait encore eu des doutes, imaginant que le père qui emmenait l'arrière-arrière-grand-père de Niewolin au baptême avait peut-être eu une journée difficile après avoir trop arrosé la naissance, ils auraient été définitivement balayés par la mention de son métier : paysan. Une fois que Roman Myszyński aurait trouvé le certificat de mariage, il découvrirait certainement que la mariée – de quinze ans la cadette de l'époux – était servante. Ou bien qu'elle vivait encore chez ses parents.

Il se leva et, en s'étirant énergiquement, heurta du bout des doigts une vieille photo du marché de Sandomierz, qui datait d'avant-guerre. Il la redressa, songeant que la place municipale sur l'image avait l'air un brin différente de celle d'aujourd'hui. Plus modeste. Il regarda par la fenêtre, mais la façade du marché couvert, visible d'ordinaire dans la perspective de la rue, était masquée par une épaisse brume matinale. Quelle

connerie ! Pourquoi le vieux marché aurait-il été différent ? Pourquoi y songer, pour commencer. Il ferait mieux de se remettre au boulot s'il voulait reconstituer l'histoire de la famille Niewolin et être rentré à Varsovie pour 13 heures.

Il touchait au but. Il ne devrait pas rencontrer de difficultés avec le certificat de mariage. Les actes de naissance de Jakub et de Marianne ne se trouvaient probablement pas bien loin. Par chance, le territoire du Royaume du Congrès était assez clément avec les fouilleurs d'archives. Dès le début du XIX^e siècle, et grâce au Code Napoléon, l'ensemble des actes d'état civil du duché de Varsovie avait été établi par les paroisses en deux exemplaires, dont un transmis au dépôt national – plus tard, les règles avaient changé mais l'ordre avait été maintenu¹. En Galicie, les choses se coraient. Quant aux confins de l'Est, ils s'avéraient un véritable trou noir généalogique – dans la section des annales de Varsovie relative aux territoires situés à l'est de la rivière Bug, il ne restait que des bribes de documents. Donc, en ce qui concernait Marianne, née vers 1814, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Pour Jakub – fin du XVIII^e siècle –, on gardait de bonnes chances. Les curés avaient été mieux formés et, en dehors de quelques paroisses exceptionnellement paresseuses, les registres restaient assez complets. De plus, à Sandomierz, on était aidé par le fait que la ville n'avait été détruite ni par les Allemands ni par les Russes durant la dernière guerre. Les inscriptions les plus anciennes dataient des années 1580. Avant cela, de toute manière, on perdait toute trace. Ce n'était qu'après le concile de Trente que l'Église s'était mis en tête de recenser ses ouailles.

Roman se frotta les yeux et se pencha sur les livres disposés devant lui. Donc, il lui fallait les certificats de mariage du

1. Duché de Varsovie – État polonais recréé par Napoléon I^{er} en 1807. Royaume du Congrès – État polonais autonome sous tutelle russe qui succède au Duché de Varsovie suite à la réorganisation de l'Europe lors du Congrès de Vienne en 1815.

diocèse contenant le village de Dwikozy sur la période des deux années précédant le baptême. Une fois qu'il les aurait en main, il tenterait peut-être de chercher directement la mère. Nom de naissance : Kwietniewska, ce qui voulait dire « d'avril ». Hmm... Une petite alarme retentit dans sa tête.

Cela faisait deux ans qu'en dépit des mises en garde d'à peu près tout le monde, il avait créé l'entreprise La Racine d'Or. Il en avait eu l'idée lorsque, réunissant des documents nécessaires à sa thèse dans la salle des Archives centrales des dossiers historiques de Varsovie, il avait commencé à croiser des individus avec une lueur fiévreuse dans le regard. Ceux-ci cherchaient maladroitement des informations concernant leurs ancêtres et s'efforçaient de dessiner leur arbre généalogique. C'est par pitié qu'il avait aidé un premier gars, la fille suivante parce qu'elle avait une poitrine d'une beauté étourdissante, et pour finir Magda parce qu'elle l'attendrissait avec sa planche familiale ressemblant à un arbre de Jessé. Au bout du compte, Magda et sa planche avaient habité chez lui pendant six mois. Cinq de trop. Elle avait démenagé les larmes aux yeux et avec la certitude que son arrière-arrière-grand-mère Cécile avait été une enfant illégitime : c'est une sage-femme qui l'avait présentée au baptême en 1813.

Alors, il avait décidé d'exploiter cette frénésie généalogique et de monnayer sa capacité à utiliser les registres. En déclarant son activité, il était très excité à l'idée de devenir un détective de l'Histoire. Il ne s'attendait pas à ce que le nom de Racine d'Or provoque chez ses clients, tous sans exception, des plaisanteries stupides oscillant entre l'utilisation illicite de certaines plantes hallucinogènes et des références grivoises à la symbolique phallique.

Comme dans les premières pages des romans noirs, au début il avait passé son temps à fixer le plafond et à attendre un coup de fil ; mais, au final, les commandes avaient commencé à affluer. De fil en aiguille et grâce au bouche à

oreille, elles étaient devenues de plus en plus nombreuses – sans émaner, malheureusement, de magnifiques brunes aux longues jambes. Il rencontrait essentiellement deux sortes de clients. Les premiers étaient des binoclarde complexés en pulls à carreaux dont l'expression faciale semblait dire « mais qu'est-ce que je vous ai encore fait ? », et qui avaient tellement raté leur vie qu'ils espéraient en trouver le sens et la valeur parmi des ancêtres rongés par les vers depuis belle lurette. Avec humilité et soulagement, comme s'ils s'attendaient à ce nouveau coup du sort, ils encaissaient la nouvelle qu'ils provenaient de nulle part et ne descendaient de personne.

Le second genre – celui de Niewolin, son client actuel – laissait entendre dès la première entrevue qu'il ne payait pas pour l'information selon laquelle il serait né d'une lignée de cochers ivrognes et de putains minables, mais bien pour la découverte d'un nom noble, d'un blason et d'un lieu où il pourrait amener ses enfants pour leur dire qu'ici se tenait jadis le manoir ayant abrité l'arrière-grand-père Polycarpe pansant ses plaies ouvertes lors d'une insurrection héroïque. N'importe quelle insurrection. Initialement, Roman avait été honnête à en faire peur, avant de réaliser qu'il dirigeait une entreprise privée et non un institut d'utilité publique. Puisque la noblesse signifiait des primes, des pourboires et de nouvelles commandes, alors noblesse il y aurait. Si quelqu'un cherchait un jour à se faire une opinion de l'histoire de la Pologne sur la seule base de ses recherches, il en viendrait à croire que, malgré les apparences, il ne s'agissait pas d'un pays de paysans primitifs mais d'un peuple d'aristocrates distingués ou, en dernier recours, de bourgeois prospères. En dépit de nombreuses imprécisions, Roman ne mentait jamais ; il se contentait de fouiller les branches secondaires jusqu'à dénicher quelque maître déchu dans sa basse-cour.

Le pire, c'était de tomber sur un Juif. Personne ne se laissait convaincre par les arguments selon lesquels, dans la Pologne